

ALIÉNATIONS

COMPRENDRE L'ALIÉNATION,
SES MÉCANISMES ET LA VAINCRE



NE NLAZA KUSIMBIKO

EXTRAIT GRATUIT DE LECTURE

ALIÉNATIONS

Comprendre l'aliénation, ses mécanismes et la vaincre

Le nom d'un enfant change au guichet. Une file d'aéroport enseigne à qui l'on doit des égards. Une invention est attribuée à une race avant que l'on examine son fonctionnement. De petites scènes aux conséquences immenses.

Une exploration de la façon dont la domination devient une norme intériorisée du jugement, au sein de la famille, dans la langue, l'éducation, les relations et les institutions, ainsi que des voies de reconquête de notre discernement.

- Chapitre 1 — Le déplacement du centre
- Chapitre 2 — Culture, nom et transmission
- Le réflexe qui transforme la blancheur en compétence (Un passage choisi du chapitre 5)

Extrait promotionnel gratuit. © Ne Nlaza Kusimbiko · Katiopa Éditions.

Chapitre 1 — Le déplacement du centre

La première capitulation se signe souvent avec une plume que tient un autre.

Le nom au guichet

Une mère accompagne son enfant au guichet des inscriptions. Le formulaire est complet, les pièces sont en règle. Elle a écrit le nom de l'enfant comme sa famille l'a toujours prononcé. Le fonctionnaire s'arrête, raye une graphie qui lui semble inhabituelle et propose une version « plus facile ». La mère doit choisir entre une contestation qui risque de retarder la scolarité et une concession que son enfant portera pendant des années. Aucun discours sur la supériorité raciale n'est nécessaire. Un stylo, une file d'attente et l'autorité du registre ont suffi à rendre la hiérarchie opérante.

Pour ceux qui patientent derrière elle, la correction paraît insignifiante. Elle peut pourtant être la première d'une longue série : un nom raccourci, un accent corrigé, une langue familiale confinée à la cuisine, un enfant capable de prononcer parfaitement le nom d'une université lointaine mais hésitant sur ceux des personnes qui l'ont élevé. À force de répétition, ces concessions deviennent du bon sens. L'enfant finit par les accomplir sans qu'on les exige.

L'aliénation commence lorsque l'autorité d'évaluer se déplace. Les catégories d'autrui deviennent la mesure du nom, du corps, de la langue, de l'histoire et du talent. Les institutions imposent des conséquences concrètes à cette mesure ; puis les familles, les écoles et les entreprises la transmettent comme si elle allait de soi.

La question décisive est de savoir qui peut juger. Qui croit-on sans diplôme étranger ? Quelle erreur locale se transforme aussitôt en condamnation de tout un peuple ? Quelle langue peut formuler un problème scientifique ? Quelles archives décident du passé ? Quel enfant apprend à reconnaître une compétence avant de voir le prestige qui l'entoure ?

Suivons la chaîne. Des parents concèdent un changement pour protéger leurs enfants ; des professionnels préfèrent une réputation extérieure à une preuve accessible ; des chercheurs voient leurs observations suspendues jusqu'à ce qu'une institution lointaine les autorise ; des administrations paient une dépendance dont elles auraient pu financer la disparition. Le même mécanisme traverse la maison, la classe, le laboratoire et le marché public.

Introduction — Le centre du jugement

Le premier pouvoir d'un peuple est de nommer le monde avec ses propres mots — et de confronter ces mots à la réalité.

L'aliénation se manifeste dans nos gestes bien avant de devenir une théorie. Elle choisit parfois le nom de l'enfant, corrige un accent, mesure le prestige d'un diplôme ou décide quelle compétence mérite confiance. Pour l'étudier sérieusement, il faut partir des personnes qui en éprouvent les conséquences et suivre les institutions qui transforment ces jugements en décisions.

L'argument commence dans le langage de la vie quotidienne. Une théorie qui ne peut expliquer ce que vivent des parents, des élèves, des travailleurs et des chercheurs abandonne aux institutions le privilège de définir le problème. Les signes de l'aliénation sont déjà dans les maisons, les salles de classe, les laboratoires et les bureaux où se prennent les décisions.

La domination atteint son degré le plus profond lorsqu'elle gouverne le droit de nommer, de lire les signes, de formuler les questions et de décider ce qui mérite d'être reconnu comme vrai. L'aliénation n'est alors plus seulement un complexe individuel. Elle devient une architecture de sélection des connaissances et des capacités.

Un peuple peut conserver ses vêtements, ses danses et quelques cérémonies, tout en ayant déjà perdu l'essentiel. Il peut parler sa langue à la maison, mais croire qu'elle est incapable d'expliquer la science. Il peut honorer ses ancêtres, mais attendre d'un étranger qu'il lui dise qui ils étaient. Il peut avoir des universités, mais importer les questions, les méthodes, les critères et les réponses. Il peut avoir des gouvernements, mais ne plus savoir penser l'État autrement que dans les formes reçues de ceux qui l'ont dominé.

Les peuples empruntent, inventent et échangent. La question décisive est de savoir qui garde le pouvoir de choisir, de contester et de transformer ce qu'il reçoit. La dépendance commence lorsque l'origine prestigieuse dispense de l'examen, tandis que la compétence proche doit obtenir une permission supplémentaire pour exister.

Il existe une différence entre connaître une autre société, apprendre d'elle, reproduire ses formes, devenir dépendant d'elle et perdre jusqu'au pouvoir d'évaluer ce qui vient de soi. La dernière situation est la plus durable : la domination y fonctionne sans ordre explicite, parce que ses critères gouvernent déjà les décisions.

C'est à ce dernier stade que l'aliénation devient une arme. La contrainte extérieure n'a alors plus besoin d'être permanente. Le dominé surveille lui-même sa langue. Il rit lui-même de son nom. Il apprend à ses enfants que son accent est honteux. Il soupçonne le commerçant qui lui ressemble, mais fait confiance à une marque étrangère qu'il ne connaît pas. Il méprise le

chercheur de son pays, mais répète sans examen ce qu'un expert lointain a affirmé. Il protège parfois le système qui le diminue, parce que ce système lui a appris à confondre prestige et vérité.

Le mécanisme est historique, institutionnel et récompensé. Certains accents ouvrent des portes. Certains noms rassurent un recruteur. Certaines manières de se présenter sont jugées professionnelles avant tout examen du travail accompli. Les savoirs locaux, eux, doivent parfois subir une vérification à laquelle le savoir consacré échappe.

L'aliénation est donc à la fois psychologique, culturelle, linguistique, économique, politique et épistémique. Ce dernier mot peut paraître savant, mais l'idée est simple. L'épistémologie concerne la manière dont nous savons ce que nous croyons savoir. Qui a posé la question ? Qui a choisi les preuves ? Qui a donné un nom aux objets ? Qui a décidé de la bonne lecture ? Qui peut corriger qui ? Qui possède le droit de dire : « ceci est scientifique », « ceci ne l'est pas », « ceci est de l'histoire », « ceci n'est qu'un mythe » ?

Une domination devient particulièrement profonde lorsqu'elle ne se contente plus de prendre nos terres, nos ressources ou notre travail, mais qu'elle prend aussi le contrôle de ces questions. À partir de ce moment, elle ne nous vole pas seulement ce que nous avons. Elle nous retire la capacité de reconnaître ce que nous avons.

Les programmes de recherche sur Kisingombe, Mandombe et la pédagogie donnent à cette critique une portée productive. Une langue conserve des catégories, des opérations, des gestes, des rapports entre son, image et action. Lorsque ces ressources entrent dans des protocoles explicites et transmissibles, elles peuvent participer à de nouvelles méthodes de lecture, de raisonnement et d'enseignement.

La méthode est déterminante : présenter les signes avant les réponses attendues, enregistrer chaque lecture et chaque erreur, distinguer observation et interprétation, conserver les contrôles, publier les protocoles et rendre les résultats reproductibles. La rigueur devient ainsi un acte de souveraineté intellectuelle : la découverte se défend par ce qu'elle permet de vérifier.

La désaliénation se reconnaît à la capacité retrouvée d'observer, nommer, comparer, éprouver, corriger, transmettre et construire. Elle fait entrer les peuples dans les relations du monde avec des moyens propres, des critères explicites et la possibilité d'une réciprocité réelle.

Les pages qui suivent retracent les trajectoires de cette dépossession, depuis la famille et l'école jusqu'au laboratoire, au marché et à l'État. Elles montrent aussi comment la langue, la recherche et l'institution reconstruisent un pouvoir de jugement capable de durer.

Le résultat attendu est concret : reconnaître les critères hérités, entendre les connaissances déclassées, examiner les autorités réputées évidentes et créer des capacités qui ne dépendent plus de la permission de ceux qui les ont longtemps disqualifiées.

Qu'est-ce que l'aliénation ?

Être aliéné, ce n'est pas seulement aimer ce qui vient d'ailleurs. C'est ne plus savoir pourquoi l'on méprise ce qui vient de soi.

Le mot « aliénation » vient du latin *alienus*, qui signifie « autre » ou « étranger ». Aliéner quelque chose, c'est le rendre étranger à celui qui le possédait. En droit, on peut aliéner un bien, c'est-à-dire le céder. Dans la vie

sociale et psychologique, une personne aliénée devient, d'une certaine manière, étrangère à elle-même.

La gravité de l'aliénation tient à une contradiction observable : une personne peut être compétente, instruite et socialement reconnue, tout en appliquant à sa propre famille et à sa société des critères qu'elle refuserait pour d'autres. Son intelligence demeure active ; c'est la direction de son jugement qui a été déplacée.

La personne ainsi formée peut diriger une entreprise, enseigner, négocier un contrat ou produire de la recherche, puis réclamer une validation extérieure pour reconnaître une compétence située à quelques pas d'elle. L'institution récompense ce réflexe, et le réflexe entretient l'institution.

L'aliénation est donc moins une perte totale de la raison qu'une orientation faussée de la raison. L'individu continue de réfléchir, mais il réfléchit à partir de catégories qui l'infériorisent. Il continue de choisir, mais ses choix sont préparés par une hiérarchie qu'il n'interroge plus. Il continue de défendre des valeurs, mais ces valeurs peuvent avoir été construites pour rendre sa propre disparition désirable.

Un parent choisit pour son enfant un nom associé au prestige étranger. Pour comprendre ce choix, il faut suivre l'apprentissage qui l'a précédé : quels noms ont fait rire la classe ? Quels noms ont rassuré les recruteurs ? Quel héritage a été présenté comme un fardeau ? Lorsque l'enfant du voisin doit justifier son nom et que le nom consacré dispense de toute explication, la liberté invoquée décrit un résultat ; elle ne décrit pas les conditions qui l'ont produit.

Autre exemple : une personne apprend le français, l'anglais, l'arabe, le portugais ou toute autre langue internationale. Elle augmente ses moyens de

communication ; c'est une force. Mais si elle interdit à son enfant de parler la langue familiale, si elle corrige son accent comme une faute morale et si elle pense qu'aucune science ne peut être enseignée dans une langue africaine, l'apprentissage est devenu soumission. Le problème n'est pas la langue étrangère. Le problème est la mutilation qui l'accompagne.

L'aliénation commence souvent par une comparaison truquée. Le dominant se présente avec ses institutions les plus puissantes, ses monuments les mieux conservés, ses savants les plus célèbres et ses technologies les plus récentes. Le dominé, lui, est présenté à travers ses guerres, ses pauvretés, ses erreurs et les ruines produites par la conquête. Puis on demande à l'enfant de comparer les deux images comme si elles étaient naturelles et complètes.

Cette comparaison est fausse dès le départ. Elle compare la vitrine de l'un aux blessures de l'autre. Elle efface les violences qui ont produit l'écart. Elle cache les savoirs détruits, les langues interdites, les archives emportées, les institutions démantelées et les ressources transférées. Enfin, elle transforme le résultat de la domination en preuve de la supériorité du dominateur.

L'aliénation accomplit alors un tour de force : elle fait prendre une conséquence pour une cause. Le peuple affaibli se croit inférieur parce qu'il est affaibli, sans voir que l'affaiblissement a été organisé. Il finit même par admirer les mécanismes qui l'ont affaibli et par mépriser les éléments qui pourraient lui permettre de se reconstruire.

C'est pourquoi l'aliénation ne peut pas être définie seulement par l'imitation. Nous imitons tous. L'enfant imite ses parents pour apprendre. Le musicien imite un maître avant de créer son propre style. Une société peut adopter une technique étrangère et l'améliorer. L'imitation devient aliénante lorsque trois choses se produisent ensemble : nous ne comprenons

plus ce que nous imitons, nous dévalorisons ce que nous possédions, et nous perdons la capacité de décider selon nos propres besoins.

On peut donc reconnaître l'aliénation à plusieurs signes. La personne aliénée ne se contente pas d'admirer l'autre : elle a besoin de diminuer les siens. Elle ne se contente pas d'apprendre une langue : elle veut faire taire la sienne. Elle ne se contente pas d'utiliser un produit étranger : elle suppose que le produit local est mauvais avant de l'avoir examiné. Elle ne se contente pas de critiquer son pays : elle excuse chez les puissants ce qu'elle juge impardonnable chez elle.

L'aliénation produit aussi un double déficit d'amour : perte de l'estime de soi et incapacité à reconnaître la valeur du proche. Ce vide est souvent remplacé par une fascination. On s'attache à l'image du dominant, à ses signes de prestige, à son approbation. On veut être choisi, reconnu, invité, cité ou récompensé par lui. Même la révolte peut chercher secrètement sa validation.

Mais l'amour de soi ne signifie pas se croire parfait. La désaliénation n'est pas l'orgueil aveugle. Un peuple libre doit pouvoir regarder ses fautes sans souhaiter sa propre disparition. Il doit pouvoir apprendre des autres sans leur abandonner son jugement. Il doit pouvoir réformer ses traditions sans les mépriser par principe. Il doit pouvoir distinguer ce qui mérite d'être conservé, corrigé, abandonné ou créé.

La question décisive n'est donc pas : « Est-ce africain ou étranger ? » La vraie question est : « Est-ce vrai ? Est-ce juste ? Est-ce utile ? Est-ce compatible avec notre dignité, notre continuité et nos intérêts ? » Une idée ne devient pas bonne parce qu'elle est africaine. Mais elle ne devient pas mauvaise parce qu'elle l'est. Elle doit être examinée.

Nous utiliserons dans ce livre une règle simple : observer avant de mépriser, comprendre avant d'imiter, vérifier avant de croire. Cette règle vaut pour les traditions africaines comme pour les théories étrangères. Elle nous protège à la fois du complexe d'infériorité et de la crédulité.

Les quatre niveaux de l'aliénation

Pour rendre le phénomène plus facile à reconnaître, nous pouvons distinguer quatre niveaux qui se renforcent mutuellement.

Le premier est l'aliénation de l'image. La personne apprend à voir son corps, son nom, son accent, sa famille et son peuple à travers un regard qui les dévalorise. Elle se corrige sans cesse pour ressembler à un modèle extérieur.

Le deuxième est l'aliénation du jugement. Elle ne demande plus si une idée est vraie ou utile. Elle demande d'abord qui l'a dite, dans quelle université, dans quelle langue, dans quel pays. L'autorité remplace l'examen.

Le troisième est l'aliénation de l'action. Même lorsqu'elle comprend qu'une situation lui nuit, elle continue de nourrir les structures qui la produisent. Elle achète, vote, enseigne, recrute, recherche et organise contre ses propres intérêts.

Le quatrième est l'aliénation de la connaissance. La société ne sait plus produire ses propres questions, conserver ses données, nommer ses réalités ou valider ses découvertes. Elle devient consommatrice de vérités fabriquées ailleurs sur elle-même.

Ces quatre niveaux ne sont pas séparés. L'enfant à qui l'on apprend que son nom est honteux pourra plus tard croire que sa langue est incapable de pensée abstraite. Celui qui croit sa langue incapable de science acceptera que toute recherche sérieuse soit conduite dans une langue étrangère. Celui qui

ne contrôle ni les mots, ni les catégories, ni les données aura enfin beaucoup de mal à contrôler les institutions qui organisent sa vie.

Voilà comment un simple rire devant un nom peut conduire, plusieurs années plus tard, à une dépendance politique ou scientifique. L'aliénation paraît légère lorsqu'elle entre dans la maison. Elle devient immense lorsqu'elle atteint l'État.

Chapitre 2 — Culture, nom et transmission

Un enfant peut hériter d'un nom et passer vingt ans à s'en excuser.

Le choix est préparé avant d'être présenté comme libre

Une famille peut être sincèrement attachée à l'idée d'offrir à son enfant le meilleur avenir possible. Pourtant, si l'école récompense certains noms et humilie les autres, la décision parentale se forme sous contrainte. L'enfant peut recevoir un nom étranger sans que ses parents éprouvent la moindre hostilité envers leurs ancêtres ; le mécanisme d'aliénation apparaît lorsqu'une seule origine bénéficie d'un privilège de normalité, de compétence et de respect. La liberté du choix se vérifie dans les alternatives que la famille peut réellement envisager sans anticiper une sanction.

À table, la question n'est souvent pas : « Quel nom raconte notre histoire ? » mais : « Quel nom ne lui fermera aucune porte ? » Une grand-mère prononce un nom transmis depuis plusieurs générations ; un oncle en prédit aussitôt les moqueries ; un cousin propose un substitut moins voyant. Le guichet n'a encore rien demandé. La famille accomplit d'avance le tri qu'elle redoute. Quelques années plus tard, l'enfant découvre que son nom officiel ne dit plus ce que les anciens lui ont raconté. La concession administrative s'est muée en rupture de transmission.

L'aliénation est souvent visible dans de petites phrases que l'on prononce sans y penser.

De nos jours, le mot « aliéné » est utilisé à tout propos. Il sert parfois à insulter celui qui ne partage pas notre opinion. Cette facilité vide le mot de son sens. Tout désaccord n'est pas une aliénation. Toute préférence

étrangère n'est pas une trahison. Toute critique de l'Afrique n'est pas une haine de soi.

L'aliénation se reconnaît moins à un choix isolé qu'à une structure répétée. Il faut regarder ce qui est systématiquement valorisé, ce qui est systématiquement méprisé, qui bénéficie du doute, qui doit toujours prouver sa valeur, et dans quelle direction circulent la confiance, l'argent, l'autorité et l'admiration.

Une personne peut porter un vêtement européen sans être aliénée. Elle peut aussi porter un tissu africain tout en méprisant profondément son peuple. Elle peut parler kikongo et répéter des catégories qui nient toute intelligence au monde Kongo. Elle peut parler français et défendre avec rigueur l'autonomie de sa société. Les signes extérieurs comptent, mais ils ne suffisent pas.

Ce qui révèle l'aliénation, c'est la perte du discernement. C'est l'incapacité à traiter les choses selon les mêmes règles. Une erreur commise par un Africain confirme, à ses yeux, l'infériorité de tous les Africains. La même erreur commise ailleurs devient un accident individuel. Une réussite locale est suspectée, minimisée ou attribuée à une aide étrangère. Une réussite étrangère devient la preuve d'une supériorité générale.

Cette différence de traitement n'est pas toujours consciente. Elle agit souvent comme une habitude. Voilà pourquoi nous commencerons par les lieux les plus ordinaires : le nom, la langue, le corps, l'amour, l'école, le travail et l'argent. C'est dans ces gestes quotidiens que la domination devient une manière de vivre.

L'aliénation culturelle

« La culture ne se mange pas. » C'est exact. Mais sans culture, on finit souvent par manger ce que d'autres ont décidé de produire, au prix qu'ils ont fixé, avec les mots qu'ils ont choisis pour nous expliquer que nous n'avions pas d'autre choix.

L'aliénation culturelle est probablement la plus profonde, parce qu'elle prépare toutes les autres. Elle ne consiste pas simplement à aimer une musique étrangère, à porter un vêtement venu d'ailleurs ou à apprendre une nouvelle langue. Heureusement que les peuples échangent. Une culture qui n'apprend plus devient immobile. Une culture qui ne sait plus choisir devient dépendante.

Le problème commence lorsque l'on ne rencontre plus les autres cultures comme un être debout, mais comme un être déjà convaincu de sa propre insuffisance. On ne prend alors plus ce qui peut nous servir. On prend ce qui nous éloigne de nous-mêmes. On n'ajoute plus une connaissance à celles que l'on possède. On remplace les nôtres, souvent sans même les avoir connues.

Voilà pourquoi l'aliénation culturelle ne produit pas toujours une véritable culture nouvelle. Elle produit souvent un assemblage : quelques mots étrangers, des habitudes copiées, des jugements répétés, des objets achetés pour paraître, et au milieu de tout cela une immense peur d'être confondu avec les siens.

Vous connaissez les phrases. Nous les avons tous entendues : « Moi, je ne mange pas ces choses-là. » « Je ne parle pas votre langue de village. » « Je veux un nom normal pour mon enfant. » « Les cheveux naturels, ce n'est

pas professionnel. » « Nous, les Noirs, nous savons danser, mais pour réfléchir... »

Le plus grave n'est même pas que ces phrases soient fausses. Le plus grave est qu'elles paraissent normales. Elles passent pour de l'humour, du goût, de l'ambition ou de la modernité. Celui qui les conteste est alors accusé de vouloir retourner au passé, de refuser le progrès ou, selon la formule favorite, de vouloir « vivre nu dans les arbres ».

Cette plaisanterie est très utile à celui qui domine. Elle empêche toute réflexion. Dès que vous demandez pourquoi votre langue a été exclue de l'école, on vous répond que vous refusez l'ordinateur. Dès que vous demandez pourquoi un produit local est méprisé avant d'être examiné, on vous accuse de vouloir supprimer les avions. Dès que vous parlez de souveraineté, on vous imagine déjà en train de casser votre téléphone.

La question est concrète : qui a transformé une langue héritée en obstacle scolaire, un savoir vérifiable en superstition, ou une entreprise du voisinage en risque présumé ? Un progrès qui exige cette disqualification mérite d'être examiné dans sa structure, ses bénéficiaires et ses conséquences.

La culture n'est donc pas un décor posé sur l'économie sérieuse. Elle détermine ce qu'un peuple désire, ce qu'il achète, les métiers qu'il respecte, la manière dont il élève ses enfants, les problèmes qu'il juge dignes d'être résolus et les personnes auxquelles il confie son avenir. La culture ne se mange peut-être pas. Mais elle décide souvent qui mange, qui produit et qui paie.

À retenir. Une influence devient aliénante lorsque trois phénomènes se rejoignent : ce qui vient de nous est dévalorisé sans examen ; ce qui vient du

dominant est valorisé sans examen ; et cette hiérarchie nous conduit à agir contre notre dignité, notre continuité ou nos intérêts.

Les premiers lieux où cette hiérarchie s'installe sont simples : le nom, la langue et l'apparence. Ce sont les trois premières leçons que reçoit l'enfant sur la valeur de son existence. Avant de connaître l'histoire de son peuple, il sait déjà si son nom fait rire. Avant de connaître la grammaire de sa langue, il sait déjà si elle doit être cachée. Avant de comprendre la politique de la couleur, il sait déjà quelle peau on félicite et quels cheveux on lui demande de corriger.

Le nom : la première transmission

« Moi, je donnerai à mes enfants des noms normaux, pas des noms bizarres de chez vous, là ! »

Qui n'a jamais entendu un Africain se moquer du nom d'un autre Africain ? La scène est devenue si ordinaire qu'elle ne choque presque plus. Un nom venu d'Europe, du ProcheOrient ou d'Amérique passe sans explication. Un nom africain, lui, doit immédiatement comparaître devant un tribunal : « Ça veut dire quoi ? Ça se prononce comment ? Pourquoi c'est si long ? Tu n'as pas un petit nom plus simple ? »

Remarquez bien l'inégalité. Personne ne demande à chaque Pierre de présenter une étude sur la pierre, ni à chaque Jean de défendre l'histoire complète de son prénom avant d'entrer dans une salle. Le nom étranger bénéficie du droit d'exister sans justification. Le nom africain doit prouver qu'il n'est pas ridicule.

Le nom reçu transmet souvent bien plus qu'une sonorité : il porte une histoire, un lien, une attente ou une mémoire. Quand une famille traite ses

propres noms comme embarrassants et les noms consacrés par l'institution comme naturellement respectables, la hiérarchie travaille déjà dans la transmission. Il faut demander ce qui a appris aux parents à prononcer ce verdict sur leur héritage.

Dans beaucoup de traditions africaines, le nom n'est pas une étiquette choisie parce qu'elle sonnait bien dans une série télévisée. Il peut être une phrase condensée, un conseil, une mémoire, une bénédiction, un avertissement, le récit d'une naissance, la réponse à une épreuve ou l'espérance que la famille place dans l'enfant.

Chez les Kongo, un nom peut rappeler les circonstances dans lesquelles un enfant est arrivé, les paroles prononcées autour de sa naissance, une difficulté traversée, une relation entre maisons, une fonction, une dette morale ou une orientation de vie. Il ne dit pas seulement : « voici comment nous allons t'appeler ». Il peut dire : « voici ce que nous avons vécu ; voici ce que nous te transmettons ; voici ce que tu ne dois pas oublier ».

Voilà pourquoi certains noms semblent longs à celui qui ne les comprend pas. Il croit regarder une suite de syllabes. Il regarde parfois une phrase. Il croit que le nom est compliqué. Il ne voit pas que plusieurs informations y ont été conservées avec une économie remarquable.

Nos recherches récentes renforcent encore cette observation. Les noms, titres, noms de maisons et anciens toponymes ne sont pas seulement intéressants pour la généalogie. Ils peuvent conserver des racines, des fonctions, des mouvements, des relations et des classifications disparus des archives écrites. Lorsqu'ils sont étudiés avec prudence, ils deviennent des témoins historiques.

L'enquête sur les noms doit être exacte : recueillir les formes anciennes, les prononciations, les tons lorsqu'ils sont connus, les contextes familiaux et les variantes ; confronter ensuite les témoignages à d'autres archives. C'est ainsi que le nom devient une source historique exploitable, au lieu d'un simple emblème.

Regardons la méthode. Pour étudier un nom ancien, on ne commence pas par décider ce qu'il doit prouver. On recueille ses formes, sa prononciation, son sens transmis, ses variantes, les familles qui le portent, les lieux auxquels il est lié et les récits indépendants qui l'accompagnent. Ensuite seulement, on compare.

Le nom est donc une petite archive. Et comme toute archive, il peut être perdu sans être brûlé. Il suffit que les parents cessent de le transmettre. Il suffit qu'ils en aient honte. Il suffit qu'un fonctionnaire le raccourcisse, qu'un enseignant refuse de le prononcer, qu'un formulaire n'accepte pas ses caractères ou qu'un enfant choisisse un surnom pour ne plus entendre rire.

La destruction d'un nom n'a pas toujours besoin d'un fouet. Elle peut être accomplie par un sourire gêné : « C'est son vrai nom, mais à l'école on l'appelle autrement. » Voilà. En une phrase, le vrai nom devient celui que l'on cache et le nom de convenance devient celui sous lequel l'enfant apprend à être accepté.

Les administrations de conquête, les systèmes esclavagistes et certaines missions ont utilisé le renommage pour classer, posséder et réinscrire les personnes dans un autre ordre d'autorité. La question demeure présente dans le formulaire moderne : qui peut conserver sa désignation sans justification et qui doit apprendre à s'expliquer avant même d'être reconnu ?

La vraie question est celle de l'asymétrie. Pourquoi la foi de l'Africain devrait-elle être prouvée par l'effacement de son nom, alors que d'autres peuples intègrent la même foi dans leurs propres langues et leurs propres histoires ? Pourquoi l'universel ressemble-t-il si souvent à l'identité du peuple qui détient l'institution ? Pourquoi l'entrée dans une communauté exige-t-elle toujours du même membre qu'il se dépouille ?

Imaginez une personne qui prétend vous aimer, mais qui refuse votre nom, votre langue, votre famille et tout ce qui permet de vous reconnaître. Elle vous assure que son amour est universel, à condition que vous ressembliez à quelqu'un d'autre. Vous trouvez cela étrange ? Vous avez raison. Il n'existe pas beaucoup de manières plus élégantes de dire à quelqu'un : « Je t'accepte, mais pas toi. »

Un enfant peut évidemment porter plusieurs noms. Il peut recevoir un nom de famille, un nom communautaire, un nom de foi, un nom affectueux. Les identités humaines ne sont pas des prisons à une seule porte. Mais chaque ajout doit agrandir l'enfant, pas l'obliger à enterrer une partie de lui-même.

Et puis, soyons honnêtes : nous avons parfois fait preuve d'une créativité admirable. On prend deux syllabes entendues dans un film, trois lettres d'une marque, le prénom d'un chanteur, on secoue fortement, et l'on donne le résultat à un enfant pour toute sa vie. Ensuite, on se moque de Nsimba parce que ce serait « bizarre ».

Vous riez ? Très bien. Mais riez vite, car le sujet est triste. Le problème n'est pas qu'un nom inventé soit automatiquement mauvais. Toutes les langues créent de nouveaux noms. Le problème est que l'invention étrangère paraît moderne, tandis que la création issue de nos propres langues paraît primitive. Même notre imagination doit parfois porter un passeport étranger avant d'être acceptée.

Une transmission digne donne à l'enfant l'histoire et la signification de son nom, y compris les conflits qu'il contient. Elle ne réduit pas le choix à l'obéissance familiale : elle lui rend les éléments nécessaires pour décider avec conscience, au lieu d'hériter d'une honte dont personne ne raconte l'origine.

Ce que le nom transmet réellement

Un nom peut transmettre au moins cinq choses.

Premièrement, une mémoire. Il conserve un événement, une personne, un déplacement, une épreuve ou une victoire.

Deuxièmement, une relation. Il situe l'enfant dans une famille, une maison, une lignée, un territoire ou un réseau d'obligations.

Troisièmement, une parole. Il peut répondre à ceux qui doutaient, remercier ceux qui ont soutenu, rappeler une promesse ou condamner une injustice.

Quatrièmement, une orientation. Il donne à l'enfant une phrase à interroger durant sa vie : que voulaient-ils me rappeler ? Qu'attendaient-ils de moi ? Que dois-je poursuivre ou corriger ?

Cinquièmement, une donnée linguistique. Il conserve des sons, des formes grammaticales et des significations que l'usage ordinaire peut avoir affaiblis.

Perdre le nom, c'est donc perdre davantage qu'un mot. C'est parfois rompre cinq fils d'un seul coup.

Exercice simple. Demandez le sens de votre nom, de ceux de vos parents et de vos grands-parents. Notez toutes les versions, même lorsqu'elles se contredisent. Demandez qui l'a choisi, dans quelles circonstances et

pourquoi. Ne corrigez pas trop vite les anciens : les différences entre leurs récits peuvent elles-mêmes conserver une histoire.

Un peuple qui recommence à interroger ses noms ne fait pas de la nostalgie.
Il rouvre ses archives.

Un passage choisi du chapitre 5

Le réflexe qui transforme la blancheur en compétence

Une société est profondément malade lorsqu'elle enseigne à ses membres à se déprécier et à admirer sans examen les cultures des puissances qui les ont dominés. Le dommage se révèle dans la spontanéité même de l'admiration. Avant qu'une personne ait parlé, qu'une machine ait été éprouvée ou qu'une idée ait été vérifiée, son apparente provenance étrangère lui confère déjà un avantage. Le symptôme le plus grave est parfois celui qui n'étonne plus personne.

Imaginons la file d'attente d'un aéroport. Des voyageurs africains patientent, avec leurs enfants fatigués, leurs documents déjà contrôlés et la même nécessité que les autres de prendre leur avion. Des voyageurs non africains s'approchent. Un agent les fait passer. Un collègue lâche cette explication, presque tranquille : « Ce sont des Blancs. Nous, nous pouvons faire la queue ; eux, non. » La phrase distribue le temps humain selon une hiérarchie. Les uns peuvent attendre. Les autres doivent être protégés de l'attente.

Il ne s'agit ici ni de sécurité, ni de handicap, ni d'un billet prioritaire, ni d'une urgence attestée. La faveur découle de l'apparence des personnes. L'agent ne se contente pas d'accorder un privilège ; il apprend à ses concitoyens que leur temps vaut moins. Il peut même se féliciter d'être courtois et professionnel. Celui qui proteste devient alors le gêneur, l'envieux, le provincial. Celui qui maintient les autres dans la patience forcée serait, lui, l'employé qui sait recevoir les « gens importants ».

La domination a atteint un seuil décisif : elle n'a plus besoin qu'un étranger se tienne derrière le guichet. Des mains locales appliquent la règle, des voix

locales la justifient, des institutions locales la reproduisent. Qui a enseigné à cet agent que la dignité du voyageur se lisait sur son visage ? Qui le récompense quand il obéit à cette idée ? Que retiennent les enfants qui regardent la scène ? Ils apprennent qui doit s'excuser de faire perdre du temps et à qui il est permis de prendre le temps des autres.

Passons à un objet nouveau, à un dispositif qui fonctionne, à une invention ingénieuse. Quelqu'un voit la démonstration et s'exclame aussitôt : « Mundele ! » : « Le Blanc ! » L'étonnement peut être sincère, enthousiaste, presque affectueux. Il contient pourtant une attribution lourde de conséquences. Le nom de l'inventeur disparaît ; un groupe racial reçoit le mérite. Les essais ratés, les matériaux, les techniciens, les prédécesseurs, le travail collectif s'effacent devant une essence supposée : « le génie du Blanc ».

Écoutons cette autre formule : « Leur sorcellerie, à eux, fait des merveilles ; la nôtre ne fait que du mal. » L'inconnu est jugé selon celui à qui on l'attribue. Venu d'ailleurs, un procédé incompris devient le signe d'une intelligence presque surnaturelle. Apparue chez nous, une pratique encore mal expliquée sera parfois rangée parmi la superstition, le danger ou l'arriération avant même l'examen de sa méthode. On a distribué inégalement l'émerveillement. On a aussi distribué inégalement le droit d'inventer.

Voilà une catastrophe de l'attribution. Les réussites particulières de certains Européens deviennent une qualité de tous les Blancs. Les erreurs particulières de certains Africains deviennent une incapacité de tous les Africains. Une découverte locale sera déclarée exceptionnelle, empruntée, fortuite, ou secrètement inspirée par un étranger. La réussite d'un seul

nourrit le prestige collectif des uns ; l'échec d'un seul nourrit le discrédit collectif des autres. Le barème change selon la personne évaluée.

Une adolescente entend cela au salon, dans la rue, à l'école. Elle connaît des noms d'inventeurs étrangers mais ignore celui du mécanicien qui maintient le réseau d'eau de sa ville. Le laboratoire européen lui semble le lieu naturel de la découverte ; l'atelier africain, le lieu où l'on répare les machines des autres. Plus tard, si elle conçoit un dispositif original, elle cherchera peut-être la signature d'une institution lointaine avant d'oser y croire. Elle nommera cette dépendance « ambition » et sa propre hésitation « réalisme ».

Frantz Fanon a étudié la manière dont l'ordre colonial pénètre la langue, le désir et la recherche de reconnaissance (1952). Jost et Banaji ont décrit les processus de justification du système, par lesquels des personnes peuvent légitimer un ordre social qui les désavantage (1994). Jost, Banaji et Nosek ont ensuite passé en revue les recherches sur les préférences explicites et implicites accordées, sous certaines conditions, à des groupes de statut supérieur (2004). Ces travaux éclairent le mécanisme par lequel l'inégalité appliquée au guichet finit par paraître naturelle à celui qui l'applique.

Le déni referme la boucle. Demandez pourquoi une personne a franchi la file : « Je voulais simplement être respectueux. » Demandez pourquoi on a crié la couleur de l'inventeur plutôt que son nom : « C'était un compliment. » Demandez pourquoi le chercheur local doit obtenir un parrainage étranger : « Nous défendons la rigueur. » Chaque réponse invoque une vertu respectable : la politesse, l'admiration, l'exigence. Chaque réponse évite une question : à qui accordons-nous spontanément cette vertu, et à qui la refusons-nous ? Une règle dont l'application change avec l'origine du bénéficiaire est une hiérarchie déguisée.

Les conséquences s'additionnent. À l'hôtel, le réceptionniste adoucit sa voix devant le visiteur étranger et la durcit devant son voisin. À l'hôpital, l'impatience du client prestigieux devient une urgence, tandis que la douleur de l'habitant du quartier devient une gêne. À l'université, une théorie labellisée ailleurs est accueillie avec déférence ; une proposition locale doit d'abord prouver son droit à la parole. Dans une entreprise, on paie une expertise importée puis on refuse d'écouter les techniciens qui avaient formulé le même diagnostic. Quelques années plus tard, on parle d'un « manque de compétences nationales » pour expliquer la dépendance que ces décisions ont construite.

La sortie exige des critères observables. Soumettons deux propositions techniques identiques à des évaluateurs sans leur révéler les noms, puis mesurons ce qui change lorsque l'origine et le prestige des institutions apparaissent. Relevons les exceptions accordées à l'aéroport, leur justification administrative et le temps d'attente réel des voyageurs. Comparons les achats publics selon les performances, les coûts complets, la maintenance et les capacités conservées sur place. Écoutons ce que les adultes admirent devant leurs enfants : une méthode, un effort, une solution, ou une apparence à laquelle ils prêtent une vertu collective ? L'égalité d'un principe se vérifie à sa constance.

Reconnaître une invention exige de la comprendre, de l'attribuer à ses contributeurs, de la reproduire lorsque c'est possible et de l'améliorer. Reconnaître une langue exige de regarder ce que ses locuteurs peuvent construire lorsqu'on leur laisse l'école, les moyens et les fonctions publiques nécessaires. Accueillir un voyageur exige d'appliquer la règle qui lui revient, quelle que soit son origine. Évaluer un chercheur exige d'examiner le travail avec la même intensité à Kinshasa, à Paris, à Johannesburg et à Londres. La capacité de juger commence là où l'étiquette cesse de remplacer la preuve.

La maladie la plus profonde apparaît lorsqu'un homme admire les réussites des autres et en conclut que les siens sont naturellement moins capables. Il transforme ensuite cette conviction en file d'attente, en méthode d'éducation, en budget, en politique de recrutement et en verdict sur la prochaine découverte. L'ordre imposé devient une routine. La routine devient un réflexe. Et le réflexe, une fois nommé, peut être soumis à la preuve et défait.

Références citées dans cet extrait

Fanon, F. (1952). *Peau noire, masques blancs*. Paris : Éditions du Seuil.

Jost, J. T. et Banaji, M. R. (1994). The role of stereotyping in system-justification and the production of false consciousness. *British Journal of Social Psychology*, 33(1), 1–27.

Jost, J. T., Banaji, M. R. et Nosek, B. A. (2004). A decade of system justification theory. *Political Psychology*, 25(6), 881–919.

Poursuivre la lecture

Vous avez lu les deux premiers chapitres ainsi qu'une section choisie du chapitre 5. Le livre complet approfondit l'aliénation dans les relations, les institutions, la connaissance et l'économie, ainsi que les moyens concrets de s'en libérer.

KATIOPA ÉDITIONS · katiopa.editions

Extrait promotionnel gratuit. © Ne Nlaza Kusimbiko · Katiopa Éditions.